

# Jean-Etienne Liotard : mascarade et turquerie au service du réalisme

london-by-art, publié le 25/01/2016 à 18:12 , mis à jour à 12:18:52

<https://blogs.lexpress.fr/london-by-art/2016/01/25/jean-etienne-liotard-mascarade-et-turquerie-au-service-du-realisme/>

**Celui qu'on nomme le peintre turc n'a pourtant rien de turc sinon une tendance toute naturelle et pourtant truculente pour son époque à truquer les dés du réalisme pour affiner l'art de la turquerie. Dans ces portraits, pour lesquels il connaîtra la gloire au XVIII<sup>e</sup> siècle, se révèle un gout de la mascarade pour plaire à ses acheteurs autant que répondre au vent oriental qui souffle sur les cours européennes. Né au siècle des Lumières (1702-1789), Jean-Etienne Liotard a su tirer parti de quatre années passées à Constantinople pour enrichir ses contacts avec la haute société mais également développer un certain œil ethnographique que l'on redécouvrira avec curiosité à la Royal Academy of Arts.**



Jean-Etienne Liotard, Self-portrait Laughing, c. 1770

Oil on canvas, 84 x 74 cm

Musee d'art et d'histoire, Geneva, inv. 1893-9

Photo Musee d'art et d'histoire, Geneva. Photography: Bettina Jacot-Descombes

Entrer dans l'univers de Jean-Etienne Liotard, comme le montre cet autoportrait, c'est accepter de rester au-devant de la scène, protégé du réel par les rideaux épais qui cachent autant qu'ils invitent au voyage. « Suivez-moi », semble nous dire Liotard, le doigt pointé vers

l'ailleurs plutôt que de tenir consciencieusement son pinceau d'artiste. C'est que Liotard maîtrise son art et n'a pas besoin de le prouver. Ce qu'il vend avec un sourire édenté c'est une mascarade visuelle de portraits qui révèlent autant le goût des costumes et de la beauté préservée au-delà du temps qui passe que la curiosité et l'ouverture d'esprit en quête de détails réalistes qui trichent un peu moins avec le réel tout en connaissant les limites du seuil de tolérance de ses contemporains. La beauté recomposée et détaillée des tissus, les couleurs vibrantes et autres accessoires qui participent du grand spectacle de la comédie humaine ne cachent pas pour autant les rides et les cheveux blancs qui rappellent comme le dirait Voltaire que malgré ses illusions « l'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir ». Ceci n'empêche aucunement le philosophe de dire que « la grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux ». C'est finalement ce bonheur, même s'il n'est que relatif et élitiste, qui se dégage de cette exposition qui nous fait entrer autant dans l'univers familial de Liotard (avec de très touchants portraits de ses enfants ou encore des autoportraits à l'âge de 80 ans) que dans les grandes cours européennes.





Jean-Etienne Liotard, Eva Marie Garrick, c. 1754

Pastel on paper, heightened with gouache, 57.6 x 47 cm

The Trustees of the Chatsworth Settlement, Chatsworth House. Gift of the 3rd Earl of Burlington, 1760

Photo (c) Devonshire Collection, Chatsworth. Reproduced by permission of Chatsworth Settlement Trustees

Certes, Liotard joue de sa persona exotique, en témoigne ses autoportraits aux costumes orientalisés. Mais s'il offre à sa clientèle

une même mise en scène de soieries, perles et autres ornements pour refléter le rang social et la puissance économique de ses modèles, il a su leur proposer un miroir dans lequel ils se reconnaissaient. Ses portraits, à la limite de l'intime, révèlent par exemple le travail du temps sur les visages plutôt que de le camoufler conventionnellement, à l'exemple du portrait d'Eva Marie Garrick, ancienne danseuse et femme de l'acteur en vogue de l'époque David Garrick, âgée de 30 ans et qui en paraît beaucoup plus. Que cela ne tienne, le tableau fut payé, en remerciement d'un portrait aux yeux pétillants de vie, aussi scintillants que les rubans et la dentelle portés sur fond marron sans avoir besoin d'en rajouter.

De Louis XV et ses proches à la cour autrichienne, ses portraits ont séduit une clientèle qu'il a su peindre en révélant leurs traits de personnalité sans les idéaliser. Victoire de France, l'une des huit filles de Louis XV et Marie Leszczyńska, sera beaucoup moins belle sous les pinceaux de Liotard que ceux d'autres peintres comme Jean-Marc Nattier, portraitiste officiel de la cour de France. C'est probablement pour ce réalisme que l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche fit appel à ses services pour préserver les traits de la personnalité de ces enfants. Marie-Antoinette âgée de 7 ans pose déjà comme une miniature figée qui connaît son rôle tout en ayant déjà ce port majestueux droit et royal.





Jean-Etienne Liotard, Archduchess Marie-Antoinette of Austria, 1762

Black and red chalk, graphite pencil, watercolour and watercolour glaze on paper, heightened with colour on the verso, 31.1 x 24.9 cm

Cabinet d'arts graphiques des Musees d'art et d'histoire, Geneva. On permanent loan from the Gottfried Keller Foundation, inv. 1947-0042

Photo Musee d'art et d'histoire, Geneva. Photography: Bettina Jacot-Descombes

Si le visage nous parle de la personnalité de la future reine de France, les détails de la robe, de la chaise témoignent de la maîtrise du dessin et des couleurs. Liotard crée l'illusion du volume tout en préservant l'harmonie simple entre le teint frais de la jeune fille en rose et sa robe. C'est avec le même sens du détail qu'il peindra les artistes, les domestiques ou les bourgeois. Né à Genève de parents français huguenots qui y ont trouvé refuge après la révocation de l'édit de Nantes, nul mieux que Liotard pouvait faire le double portrait d'un couple moderne et épanoui à l'image du vent de nouveauté de l'esprit calviniste qui régnait à Genève.





Jean-Etienne Liotard, Julie de Thellusson-Ployard, 1760

Pastel on vellum, 70 x 58 cm

Museum Oskar Reinhart, Winterthur, inv. 278. Rodolphe Dunki, Geneva; acquired 1935

Photo SIK-ISEA. Photography: Philipp Hitz

Cette commande du banquier genevois Issac-Louis de Thellusson nous montre toute la complicité tendre entre les deux époux à travers les regards et les sourires autant que les couleurs complémentaires des deux tableaux sans oublier la mise en abîme des portraits de l'être



aimé sur la bague et le bracelet. On peut également admirer la virtuosité dans la technique du pastel qui arrive à imiter la peinture à l'huile, mais surtout la préservation de cette poudre si fragile qui n'a pourtant rien perdu de sa luminosité. Le public découvrira les secrets de la technique de Liotard dans le maniement de cette poudre mais aussi dans l'encadrement sous verre qui a permis à ses œuvres d'être préservées des dommages du temps, expliquant également pourquoi les cadres sont souvent d'origine. Si Liotard est surtout associé au pastel, à la mode en France (depuis Jean-Baptiste Perronneau et Maurice Quentin de la Tour), il maîtrise également l'art du dessin, de la peinture sur émail, des miniatures autant que les formats plus grands. S'il a travaillé dans les principales capitales européennes et cours royales de Rome à Paris en passant par Vienne ou Londres, lui permettant d'apprendre et voir les œuvres d'autres artistes qui l'ont inspiré comme Chardin ou Rembrandt, ce qui restera sa marque de fabrication et de promotion c'est l'Orient, de Constantinople à la cour de Moldavie. Grâce à des appuis britanniques bien placés qui l'invitent à les accompagner au Proche-Orient en tant que dessinateur de leur voyage (notamment de la variété et de la richesse des costumes), Liotard pourra vivre des commandes de portraits pour la population expatriée tout en découvrant à sa guise un monde qui l'inspirera autant qu'il fera son fonds de commerce.



Jean-Etienne Liotard, Laura Tarsi, c. 1741

Watercolour and bodycolour on ivory, 9.6 x 7.7 cm

Lent by the Syndics of the Fitzwilliam Museum, Cambridge, inv. PD9-2006

Photo (c) Fitzwilliam Museum, Cambridge

Participant de la mode de la turquerie, on ne peut que sourire devant ces mascarades assumées de l'époque pour ces *selfies* riches d'accessoires orientalistes qui témoignent du mélange des codes culturels. Il ne s'agit certainement pas d'une véritable assimilation de la population expatriée avec la culture du Levant dont il ne reste que

les tissus chatoyants d'un exotisme de pacotille. Qu'il n'empêche, on reste fasciné par la beauté de ses œuvres qui nous font voyager dans un monde recréé presque de toutes pièces.



Jean-Etienne Liotard, Woman on a Sofa Reading, 1748?52

Oil on canvas, 50 x 60 cm

Galleria degli Uffizi, Florence

Photo Gabinetto Fotografico dell'Ex Soprintendenza Speciale per il Patrimonio Storico, Artistico ed Etnoantropologico e per il Polo Museale della città di Firenze

On découvrira l'envers de cet univers intérieur chatoyant grâce aux quelques études qui ont été miraculeusement préservées. Outre la qualité des dessins, on appréciera son intérêt pour la vie locale, des musiciens de rue aux nains de cour et une vraie curiosité ethnographique. Liotard dessine des Musulmans, des Juifs, des Grecs, des Arméniens dans leurs costumes. Il prend des notes, des croquis, et ramène tout ceci en Europe, participant pleinement du



siècle des Lumières qui cherche à s'ouvrir au monde avec joie et optimisme.

Si Liotard a surtout laissé à la postérité des portraits, son talent pour les scènes composées sera également présenté dans la sixième et dernière salle qui compose cette exposition.



Jean-Etienne Liotard, L'écriture, 1752 Pastel on six sheets of blue paper, 81 x 107 cm  
Kunsthistorisches Museum, Vienna Photo (c) SchloB SchÃ¶nbrunn Kultur- und Betriebsges.m.b.H.  
Photography: Edgar Knaack

Outre la soierie orientale qui brille de tous ces éclats sur la table, l'artiste a pris soin de recréer l'illusion de la lumière protégée soigneusement par la main du jeune garçon, attentif à l'écriture d'une lettre qui sera bientôt cachetée. C'est tout l'esprit du siècle des Lumières qui se retrouve dans cette œuvre de grande taille qui met en lumière toute la maîtrise du pastel de Liotard, de l'illusion magique qui permet à ces fragments de se lier pour créer une unité

atemporelle qui aura survécu aux tempêtes du temps et des révolutions à venir.

Préservé du mauvais sort, Liotard meurt en 1789, en laissant derrière lui des œuvres qui lui survivront et garderont l'illusion de la vie, comme ces natures mortes qui n'ont rien perdu de leur éclat et nous racontent autant l'exotisme, le rêve et le voyage que le temps qui passe et laisse sa trace en participant d'un nouveau mouvement.



Jean-Etienne Liotard, Still-life: Tea Set, c. 1770-1783

Oil on canvas mounted on board, 37.5 x 51.4 cm

The J. Paul Getty Museum, Los Angeles, inv. 84.PA.57

Photo The J. Paul Getty Museum, Los Angeles

Celui qui exposa à la Royal Academy en 1772 et que l'on avait un peu délaissé revient donc sur les lieux de son succès. Ces œuvres éparpillées entre collections publiques et privées qui n'ont jamais été réunies à cette échelle retrouvent enfin une place sur un même plateau, à l'image de ce service à thé qui nous parle autant des échanges culturels et commerciaux que du trompe-l'œil des plaisirs consommables de la vie pour les mortels dont les gestes semblent

pourtant s'être immortalisés par la magie d'une nature-morte figée en plein mouvement.

**Karine Chevalier**